

*À la mémoire de mes chères grand-mères
Constance et Élise*

Constance

Lise Favre

Constance

Un itinéraire vers la liberté



ÉDITIONS
CABÉDITA
2022

AVERTISSEMENT

Constance Girod (1885-1940) a tenu toute sa vie un journal intime. Sa petite-fille Pauline Mercier l'a retrouvé et a souhaité en éditer les extraits qui suivent.

REMERCIEMENTS

L'auteur et l'éditeur tiennent à exprimer leur reconnaissance au Service culturel du canton de Vaud pour son soutien à la publication de ce livre. Ils remercient également la commune de Leysin pour l'intérêt qu'elle a accordé à cette publication.



Les Éditions Cabédita bénéficient d'un soutien de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024

Couverture : Grande-duchesse Tatiana Nikolaïevna de Russie, 1910.
Coll. de l'auteur

© 2022. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13B – CH-1145 Bière
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains
Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-953-9

Adolescence

3 février 1901

C'est aujourd'hui mon anniversaire et mon père m'a fait cadeau de ce beau cahier à couverture noire, que j'inaugure aujourd'hui. Il m'a suggéré d'écrire un journal, exercice quotidien de remémoration et en même temps occasion d'examen de conscience. Mon père m'élève avec une stricte discipline, mais aussi avec beaucoup de tendresse. Je l'aime très fort. Je n'ai que lui ; ma mère est morte quand j'avais cinq ans, je n'en ai que de vagues souvenirs, et mon père est resté seul pour élever sa fille unique à laquelle il a voué tous ses soins.

Je m'appelle Constance Girod et j'ai aujourd'hui seize ans. J'habite Bex, une petite ville du Chablais vaudois, aux portes du Valais, où mon père est pasteur. Nous vivons à la cure, sans autre compagnie qu'une dame âgée qui vient tous les jours s'occuper du ménage. Germaine, c'est son nom, me considère comme la fille qu'elle n'a pas eue et me voue une affection bourrue. Elle me tient au courant des derniers potins de la ville, me raconte les histoires des uns et des autres. Elle m'a aussi initiée à ce que mon père appelle pudiquement les choses de la vie et dont il lui a délégué l'enseignement. En d'autres termes, elle est venue à mon secours lorsque j'ai été indisposée pour la première fois (j'étais terrorisée) et m'a aussi expliqué vaguement comment on fait les enfants. J'ai cru comprendre que l'homme se couche sur la femme et qu'il la pénètre entre les jambes avec un membre qui lui pousse à cette occasion. D'après Germaine, les hommes ne pensent qu'à ça et n'ont de cesse de pouvoir accomplir cet acte avec toutes les femmes qui passent à leur portée. Le but de cette conjonction est d'avoir des enfants : pour la femme, c'est

la seule justification d'un acte aussi désagréable pour elle. Quelle étrange chose ! M'arrivera-t-elle un jour ?

Mon père a tenu à me donner une éducation soignée, dont il s'est chargé lui-même. Depuis que je suis toute petite, il m'a consacré chaque matin plusieurs heures de leçons, mon après-midi étant dévolu à la promenade, puis aux devoirs. Son programme exigeant comportait d'abord la lecture, l'écriture, le calcul, l'histoire et la géographie, puis les mathématiques, l'allemand, le latin et le grec. Je ne suis qu'une fille, mais ça ne fait rien ; mon père estime qu'une fille devrait avoir les mêmes atouts intellectuels qu'un garçon. Il craint que notre pauvreté m'empêche de trouver un bon mari et pense que je devrai gagner ma vie toute seule, sans doute en enseignant, lorsqu'il ne sera plus là. C'est pourquoi il a décidé que l'année prochaine j'irais à l'École normale, à Lausanne, là où on forme institutrices et instituteurs. Institutrice, c'est un beau métier. L'idée de transmettre à des enfants un peu de ce que mon père m'a appris me plaît. Il me semble que je le ferais bien.

Le seul luxe de mon père est sa bibliothèque. Il a non seulement des livres de théologie, mais un grand nombre d'œuvres classiques dans lesquelles il a puisé pour mon instruction, des romans, de la poésie, des pièces de théâtre. Il se délecte des historiens grecs et latins. Il a su me communiquer son enthousiasme pour ces livres et je rêve, bien souvent, aux héros décrits par Plutarque. Existe-t-il encore des hommes comme eux ? Mon père lui-même me fait parfois penser aux personnages de Tite-Live. Il en a la modeste grandeur, l'honnêteté rigoureuse, le sens exigeant du devoir. Son protestantisme n'est ni borné ni bigot ; au contraire, il a horreur de la bigoterie et m'a appris qu'elle était le contraire de la vraie piété. Il professe, avec Calvin, que nous sommes incapables par nous-même de faire le bien et que seule la grâce divine nous sauvera au dernier jour. Mais, contrairement au réformateur de Genève, il ne croit pas à la prédestination et pense que la grâce sera accordée à tous les croyants.

Bex accueille depuis quelques années de riches étrangers qui viennent prendre les eaux et séjournent plusieurs mois chez nous. Ils logent généralement au Grand Hôtel des Bains, un établissement luxueux construit sur les hauteurs de la ville. Une famille russe, les Louguinine, a fait construire une maison de maître sur la colline de Chiètres et y passe tous les étés. Mon père fréquente

chez les uns comme chez les autres et il y est reçu avec égards, bien que ces personnes ne partagent pas notre foi. Les Louguinine sont orthodoxes. Mon père a pris soin de m'éclairer sur les différences théologiques entre les deux confessions et de m'expliquer la querelle du Filioque. Pour l'instant, je ne connais ces étrangers que par oui-dire et ils m'inspirent une intense curiosité. Mon père m'a promis de me présenter bientôt aux Louguinine. Qu'est-ce que je vais mettre ? Ma garde-robe est des plus modestes. Germaine m'aidera à arranger ma meilleure robe...

Je n'ai pas raconté ma journée d'anniversaire. Ce matin, au petit déjeuner, mon père et Germaine m'ont souhaité bon anniversaire. Mon père m'a donné ce cahier et Germaine un joli mouchoir de batiste qu'elle a brodé elle-même à mes initiales. C'est une habile brodeuse et son cadeau m'a fait très plaisir. J'aime beaucoup Germaine, la seule figure maternelle que j'aie connue. La seule figure féminine aussi, si l'on excepte M^{lle} Vouilloz, l'organiste, qui me donne chaque semaine une leçon de piano sur l'instrument poussif de la salle de paroisse. Mon père tient à ce que j'aie une instruction musicale, à ce que je sache chanter et jouer d'un instrument. M^{lle} Vouilloz n'est pas une virtuose mais elle est patiente et m'encourage à jouer les morceaux qui me plaisent ; elle me permet aussi de venir tous les soirs travailler mon piano à la salle de paroisse dont mon père a la clé. C'est ma seule distraction du soir, à part la lecture. Mais, le soir, j'ai le droit de lire des romans ! Et mon père n'exerce pas de censure sur les livres que je choisis dans sa bibliothèque, il considère qu'elle ne contient que des livres de qualité et que par conséquent je peux tous les lire.

Parfois, je regrette de n'avoir pas d'amie de mon âge. Mon père m'emmène souvent avec lui dans ses visites, mais nous sommes toujours en compagnie d'adultes. Ce serait bien d'avoir une amie fille, une compagne, une complice. Nous pourrions nous raconter des bêtises, parler de robes, de garçons... Il n'y a pas non plus de garçons dans mon entourage, inutile de le dire. Les quelques jeunes gens que j'aperçois, le dimanche au culte par exemple, ne me donnent d'ailleurs pas envie de les fréquenter. Ils ont l'air si gauche ! Si embarrassés de leur personne ! Quelques-uns me regardent par en dessous. J'en suis malgré moi flattée. Il est vrai que je ne suis pas vilaine. Germaine me dit souvent que quand je serai plus grande je vais briser bien des cœurs, avec mes yeux verts et mes cheveux noirs.

Au lieu de ma leçon matinale quotidienne, mon père m'a emmenée aujourd'hui sur les bords de la Gryonne. C'est un infatigable marcheur et il m'entraîne, le dimanche après-midi, faire de longues promenades dans les environs. J'aime ces excursions dans la campagne.

À cette saison, les truites remontent la rivière pour frayer. Les pêcheurs sont déjà à l'affût. Certains nous apportent quelques prises; Germaine les cuit au beurre avec un filet de citron, c'est délicieux. Je lui donne volontiers un coup de main à la cuisine, c'est la seule tâche ménagère que j'apprécie car je la trouve créative.

15 février 1901

Aujourd'hui j'ai fait la connaissance de M^{me} Louguinine! Mon père lui ayant annoncé notre visite, elle nous a envoyé chercher par son cocher, un habitant de Bex. Dupertuis, c'est son nom, a arrêté le landau devant la cure. Sur la portière figurent les armes des Louguinine. C'est la première fois que je montais dans une voiture aussi luxueuse et je me suis efforcée de ne pas avoir l'air trop intimidée. Germaine m'a coiffée en chignon, les cheveux relevés sur le sommet de la tête comme c'est la mode; habituellement, je porte des tresses, mais elle a décrété qu'il était temps que j'aie l'air d'une vraie jeune fille et non d'une gamine. Nous avons agrémenté ma robe noire du dimanche d'un petit col blanc en dentelle fermé par un nœud de velours. Depuis l'an dernier, mes formes s'étant développées, je porte un corset. Germaine a serré encore plus que d'habitude cet instrument de torture, dont je me libère avec soulagement chaque soir. D'après mon père, George Sand – dont il m'a fait lire les charmants romans champêtres que sont *La Mare au Diable* et *La Petite Fadette* – s'habillait parfois en homme, par commodité, par économie, et par protestation contre les entraves apportées au corps féminin par le vêtement. Mon père n'imagine pas un instant que je puisse imiter George Sand. Pourtant, j'aspire moi aussi à la liberté que doivent donner les habits masculins: rien pour serrer la taille, les jambes libres dans un pantalon au lieu d'être embarrassées par jupe et jupons, les souliers plats au lieu de bottines montantes, les cheveux courts.

Le landau est monté jusqu'à la colline de Chiètres où se trouve la propriété des Louguinine, La Pelouse. C'est une belle demeure entourée d'un grand parc planté d'essences rares. M. et

M^{me} Louguinine y passent chaque année plusieurs mois et y reçoivent beaucoup. Une armée de domestiques assure l'entretien de la propriété, ce qui fait des Louguinine les premiers employeurs de la commune, m'a dit mon père. L'allée d'accès au perron de la maison est éclairée à l'électricité, à la grande admiration des gens de Bex.

M^{me} Louguinine nous a accueillis sur le perron. C'est une femme d'une cinquantaine d'années, un peu boulotte, vêtue avec une élégante simplicité. Mon père m'a présentée et je lui ai fait une révérence maladroite. Elle m'a relevée, m'a souri avec bonté et m'a souhaité la bienvenue à La Pelouse. Nous avons pris le thé dans un petit salon et Madame m'a posé beaucoup de questions sur ma vie à Bex, mon éducation, mes lectures, mes intérêts. Mon père était surpris et un peu gêné que je sois ainsi au centre de la conversation. Mais bien vite elle s'est tournée vers lui et la discussion s'est poursuivie entre adultes. C'est ainsi que j'ai vu pour la première fois comment une maîtresse de maison dirige la conversation avec ses hôtes sans en avoir l'air et fait en sorte de les mettre en valeur chacun à son tour. Je me suis promis de retenir la leçon et de l'appliquer si jamais j'en avais un jour l'occasion. Constance, à quoi rêves-tu ? Tu n'auras jamais de salon à toi...

M. Louguinine nous a rejoints un peu plus tard. C'est un monsieur distingué qui porte lorgnons. Sa moustache blanche contraste avec ses cheveux encore noirs. En arrivant, il a baisé la main de sa femme. Ils parlent tous les deux un français parfait ; Madame m'a dit qu'elle était Française et que son mari, comme tous les Russes de la bonne société, avait eu dans son enfance une gouvernante et un précepteur français. Monsieur est un savant ; mon père m'a raconté qu'il avait été professeur à l'Université de Moscou et avait publié de nombreux travaux. Quand il nous a rejoints, il arrivait du laboratoire qu'il a fait aménager dans un petit bâtiment annexe à la grande maison. Il a proposé à mon père de le visiter. Pendant ce temps, Madame m'a entraînée dans un tour de la maison. Je n'imaginais pas qu'on puisse vivre dans un tel luxe et je me suis efforcée de cacher mon étonnement. Grand salon, petit salon, bibliothèque, fumoir, salle à manger, salon de musique. On ne m'a pas montré l'étage avec ses chambres à coucher, mais je ne doute pas qu'il y a au moins une salle de bain, peut-être une par chambre, qui sait ? Au lieu du sombre mobilier de chêne ou de noyer que j'ai pu voir chez

les notables de Bex, tout ici est clair, léger, meubles tendus de soie à fleurs, petites commodes en marqueterie, tapis moelleux, portraits aux murs. Un éblouissement. Madame m'a offert l'usage de la bibliothèque ; elle trouve que les livres sont faits pour circuler. Je lui ai promis d'en prendre grand soin et de les rapporter aussitôt après lecture. « J'y compte bien, mon enfant, m'a-t-elle dit. J'espère que vous viendrez souvent me trouver. Maintenant que mes filles sont grandes et que l'aînée est mariée, je les vois moins souvent ; elles viennent quelques semaines ici pendant l'été, mais elles passent l'hiver à Saint-Pétersbourg où nous n'allons plus que rarement car le climat ne m'est pas favorable. » Elle m'a ensuite parlé de ses deux filles : l'aînée a épousé un prince Wolkonski et a deux enfants ; la cadette est fiancée à un baron, officier allemand de la marine russe. M^{me} Louguinine m'a expliqué que toute une région de l'Empire russe, ce qu'on appelle les pays baltes, en bordure de la mer Baltique, est peuplée de germanophones et que la noblesse du pays est allemande, bien que sujette du tsar. Apparemment, les barons baltes sont les descendants des chevaliers teutoniques. J'imagine les ancêtres du baron von Meiendorff, avec un casque à cimier et une lourde armure recouverte d'un manteau blanc à croix noire, guerroyant contre les infidèles en Palestine. Comme j'aurais voulu vivre l'époque des croisades, accompagner les chevaliers en Terre sainte ! Mais il n'aurait pas fallu être une femme ; elles n'étaient pas les bienvenues dans ces expéditions guerrières. J'en ai parlé à M^{me} Louguinine qui s'amuse de mon imagination romanesque. « Méfiez-vous de la poésie de l'histoire, m'a-t-elle dit. Au moment où elle se déroule, l'histoire c'est du présent, concret, parfois terre à terre, rarement aussi grisant que dans le récit qu'on en fera plus tard. »

Elle a raison. Mais je ne peux m'empêcher de rêver aux époques révolues où de grands événements se déroulaient sous les yeux des contemporains. Aujourd'hui, en 1901, le quotidien est désespérant de banalité. L'Europe est en paix ; la prospérité règne ; l'Empire des tsars, les Empires allemand et austro-hongrois sont solidement établis et rien ne permet de penser qu'ils pourraient être mis en danger par les quelques anarchistes qui fomentent des attentats ici et là. Nombreux sont ceux qui considèrent que l'époque des grandes guerres est terminée et que nous allons désormais vers un monde de paix et de progrès.

Mon père se tient au courant des nouvelles du monde par la lecture des journaux ; il est abonné à la *Gazette de Lausanne*, dont il me lit et me commente les principaux articles. Il m'a fait lire deux romans qu'il considère comme des œuvres majeures de ces dernières années : *Les Misérables* de Victor Hugo et *Germinal* d'Émile Zola. Je les ai lus tous les deux avec passion. J'ai pleuré à la mort de Gavroche, mais surtout à celle de Jean Valjean ; j'ai vibré avec l'idéalisme d'Étienne Lantier et son combat pour une société plus juste. Il faut que je me souvienne de ces lectures, et que je n'oublie pas mes frères humains, d'où qu'ils viennent.

Non contente de m'offrir l'usage de sa bibliothèque, M^{me} Louguinine me propose de venir m'exercer sur son piano. J'ose à peine effleurer ses touches quand elle me demande de lui jouer quelque chose. Je me lance dans une valse de Chopin ; apparemment mon jeu lui semble passable. Consulté, mon père donne son accord. Il est convenu que Dupertuis passera me chercher tous les mercredis pour une visite à M^{me} Louguinine, une leçon de piano qu'elle me donnera elle-même, et une plongée dans la bibliothèque. Je n'ose pas croire à ma chance. Cette offre inattendue me remplit d'une joie exubérante que je m'efforce de cacher, mais qui éclate lorsque je me retrouve seule avec mon père. Il se réjouit pour moi, mais, me prévient-il, il s'agira de ne pas décevoir, de se montrer digne d'une offre aussi généreuse, en d'autres termes de travailler encore plus, notamment le piano. Recommandation superflue ; je travaillerais nuit et jour si c'était nécessaire, tant l'enthousiasme me soulève.

28 février 1901

Depuis ma visite à M^{me} Louguinine, je suis en proie à des sentiments mêlés. Cette découverte d'un monde qui m'était inconnu jusqu'alors, un monde de luxe et de richesse, mais aussi de culture, me remplit du désir d'en faire partie. Si je pouvais, moi aussi, devenir une jeune fille élégante, fréquenter des gens intéressants, voyager, quel plaisir ce serait ! Comme je voudrais découvrir le vaste monde, avoir d'autres horizons que Bex ! Mais, en même temps, je me reproche de ne pas savoir me contenter de ce que j'ai, un père aimant et adoré, l'affection de Germaine, notre existence paisible et pourtant si remplie par tout ce que mon père me donne sans compter : sa tendresse d'abord, mais aussi toutes les connaissances dont il me fait profiter, l'attention qu'il porte à mon développement...

Après la mort de ma mère, il ne s'est pas remarié. Je ne sais pas s'il y a renoncé pour moi, mais j'en ai l'impression. Cette mère dont je n'ai gardé qu'un très vague souvenir, je la regrette parfois tellement ! J'aimerais tellement pouvoir me confier à elle, me faire câliner dans ses bras, me faire consoler quand j'ai du chagrin, pouvoir compter sur elle pour m'expliquer le monde, avec la sensibilité que je lui imagine ! Bien sûr, Germaine m'aime tendrement, et moi aussi j'ai beaucoup d'affection pour elle, mais ce n'est pas pareil. Germaine est une grosse dame en sarrau. J'imagine ma mère comme une dame mince et distinguée, un peu mélancolique aussi, comme si elle avait été très tôt consciente que sa mort serait prématurée. Sur la photo de mariage de mes parents, qui trône au-dessus de la commode du salon, elle a un sourire doux et lointain qui contraste avec l'air sérieux de mon père. Je n'ai pas d'autres photos d'elle. Elle est morte de la tuberculose, maladie hélas trop fréquente dans notre pays, et qu'on ne sait guère soigner. Elle était fille unique et mon père fils unique, et mes grands-parents sont morts avant ma naissance ; je suis donc sans autre famille que mon père. Si j'avais eu, peut-être un petit frère, des oncles, des tantes, des cousines, ma vie serait sans doute différente. Je dois pourtant me rappeler que je suis privilégiée et bannir tout regret de ce qui aurait pu être et n'a pas été.

10 mai 1901

Depuis le mois de février, je me rends une fois par semaine à La Pelouse. Cette année, les Louguinine sont venus plus tôt que d'habitude à Bex, car Monsieur voulait poursuivre dans son laboratoire des expériences qu'il ne peut pas faire à Paris. Lors de mes visites, Madame me donne d'abord une leçon de piano. Elle n'est pas pédagogue mais c'est une excellente musicienne et elle me raconte quantité de choses intéressantes sur les musiciens contemporains, dont elle connaît certains. J'ai appris que le couple passe en général l'hiver à Paris. Si je pouvais moi aussi y aller un jour ! Elle me questionne aussi sur mes lectures, me pousse non seulement à lui résumer ce que j'ai lu, mais aussi à en faire la critique, à dégager les idées-forces, à identifier la construction de l'ouvrage, toutes choses que je fais avec mon père, mais un autre regard que le sien m'apporte beaucoup. Non que je sois infidèle à son enseignement. Il est et restera toujours mon mentor, celui que j'admire infiniment,

en même temps que mon père chéri. Mais les conversations avec M^{me} Louguinine sont pour moi une bouffée d'air frais. Excepté mon père, c'est la seule personne avec laquelle je peux parler des sujets qui me tiennent à cœur. C'est comme si j'avais rencontré une bonne fée. Elle ne transforme pas les citrouilles en carrosse comme la marraine de Cendrillon, mais m'apporte, c'est bien plus important, une formidable ouverture sur le monde.

Hier, elle m'a fait une nouvelle proposition que je m'empresse de rapporter dans ce journal. Je lui avais emprunté un volume de nouvelles de Tchekhov en traduction française. « Comme c'est dommage, ma petite Constance, que vous ne lisiez pas le russe ! Vous n'imaginez pas à quel point une traduction, fût-elle excellente, fait perdre de son sel à l'original. Vous qui savez déjà l'allemand, le latin et le grec, l'étude du russe ne devrait pas vous poser de grands problèmes ; j'ai moi-même dû l'apprendre quand j'ai rencontré mon mari, car, comme vous le savez, je suis Française, et je tenais à connaître sa langue maternelle, même si le français lui est aussi familier qu'à vous et à moi. »

Mon père ne voit pas très bien en quoi l'étude du russe pourra être utile à une Vaudoise ; cependant, une fois de plus, il donne son accord. Un après-midi de leçons par semaine ne suffira pas pour le piano et le russe, donc c'est désormais deux demi-journées que je vais passer à La Pelouse. M^{me} Louguinine semble avoir toujours du temps pour moi ; pourtant la maison ne désemplit pas, il y a constamment des invités, français, russes... Du beau monde, dit sobrement Dupertuis quand je l'interroge sur les personnes qu'il va chercher à la gare. Cette activité lui plaît d'autant plus que les invités le gratifient de généreux pourboires, qu'il empoche dignement.

10 juin 1901

Voici un mois que j'ai commencé l'étude du russe. Il a d'abord fallu se familiariser avec l'alphabet cyrillique, dont de nombreuses lettres ressemblent à l'alphabet grec, mais pas toutes, source de confusion. Pour son enseignement, M^{me} Louguinine emploie un manuel qu'elle avait elle-même utilisé lorsqu'elle a appris le russe. Elle le complète par des indications de prononciation, ainsi que par de petites phrases de conversation courante qu'elle me fait répéter. Je me suis jetée à corps perdu dans cet apprentissage et Madame a la bonté de me complimenter sur la rapidité de mes progrès. Si un

Table des matières

ADOLESCENCE.....	7
ÉCOLE NORMALE.....	25
RUSSIE I.....	54
RUSSIE II.....	82
MARIA VASSILIEVNA.....	102
DÉPARTS ET RETOURS.....	124
LEYSIN I.....	144
LEYSIN II.....	172
NOUVEAUX DÉPARTS.....	198
ÉPILOGUE.....	207
TABLE DES MATIÈRES.....	213